

Le temps de déclencher quelques ouvertures

Numéro 63, mars 2004

Persona

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2004). Le temps de déclencher quelques ouvertures. *Ciel variable*, (63), 15–21.



Dialogue intime avec...
1999

Sylvie, rue de la Visitation (Porus)
2002

*Simone et Olivier,
rue St-Hubert (Porus)*
2000

Gennaro, rue Roy (Porus)
2000

MASSIMO GUERRERA

Le temps de déclencher quelques ouvertures

Vouloir devenir générique

Infigurable

Effacer son identité pour prendre la pleine mesure de son existence
toute petite et insignifiante lorsqu'elle est isolée dans son individualité
mais magnifique fragment d'un corps commun vivant

Je vois ton visage dans ma soupe

Ici, maintenant



Massimo Guerrera est un artiste plasticien montréalais qui œuvre dans le champ de la porosité au milieu des interstices sociaux et intimes où s'activent nos échanges. Sa recherche s'est amorcée avec une trilogie d'expositions-laboratoires, *Stade d'épuration synthétique*, *Circulation présente* et *L'usine métabolique*, réalisée de 1992 à 1994. À l'invitation des revues *Parachute* et *Beaux-Arts*, il présentait son installation *Siège social temporaire (Polyc)* à Paris, en 1998. Par la suite, son travail a été présenté par plusieurs galeries, centres d'artistes et événements d'art contemporain au Québec et au Canada, dont *Artifices*, la Biennale de Montréal et le Musée du Québec. Massimo Guerrera a reçu en 2001 le prix Ozias-Leduc de la fondation Émile-Nelligan et il est en nomination pour le prix Sobey 2004.

Porus

Le corps-maison mobile s'ouvre d'une manière sincère. À l'intérieur des corridors, et à travers les fissures glissent des vents de félicité, qui traversent nos portes et nos fenêtres. Sur le seuil en bois était gravé le mot bienvenue.

J'ai entamé le projet *Porus* pour mieux comprendre nos ouvertures généreuses et dissoudre certaines obstructions inutiles qui se construisent et se forment dans nos *entre-espaces domestiques*. Être ainsi, plus attentif à l'autre et à son environnement, apprendre à accueillir, à sentir la finesse des atmosphères constituées, en fait la topographie émotive présente et transformée dans nos demeures.

L'expérience centrale de ce projet est de rencontrer des gens dans leurs appartements. De passer du temps avec eux dans un continuum assez étendu. Certaines demeures sont actives depuis octobre 2000. À partir de ces rencontres, il s'est créé un espace-temps attentif, où circule un ensemble de signes partageables.

Car la question demeure dans la maison, comment échanger des moments d'existence? J'ai donc commencé à installer des *kiosques domestiques (petits meubles sculptures)* chez certaines personnes, que je connaissais bien, un peu ou pas du tout. J'allais leur rendre visite à des fréquences variables, de une à deux fois par mois, selon la disponibilité de chacun. Passant ainsi du temps à cuisiner, à parler, à manger, à prendre des empreintes de nos replis, des photographies spontanées, à attraper et à écrire des phrases, à être simplement là au même endroit sur Terre. Un travail d'inscription parfois très simple s'est tissé, dans une souplesse qui accepte pleinement de ne pouvoir contenir toute l'épaisseur de l'expérience vécue.

Une série de *dessins-napperons* se sont mis à circuler d'une maison à l'autre, d'une table à l'autre. Ces napperons sont devenus des supports de base sur lesquels se sont déposés des mots, des moments, des images, des idées, des signes, et nos vivres. Ces napperons ont par la suite nourri une deuxième série de documents, réunis dans six boîtes appelées *les Carnets d'intentions*, qui à leur tour se sont mis à circuler dans les maisons, sur les murs et les tables.



*Ici, maintenant.
Avec l'impermanence
de nos restes (Darboral)
2002*

Des vêtements-revêtements se sont tissés,
avec leurs thermorégulations émotives.
Préposés au papier peint et à la couture
nous sommes devenus.

Raccommodant un chandail, trois pommes, six noix
de Grenoble et une fournaise au gaz.

Au moment où la chaleur apportée par la nourriture
est devenue un combustible magnifique pour
nos corps-maisons.

Pendant ces rencontres, un travail photographique
constant s'est développé, devenant un espace de
mémoire spécifique. Des prises de vues faites dans
une grande souplesse marquent ainsi des fragments
temporels, qui à leur tour alimentent un autre champ
temporel tracé par les dessins en processus continu.

Ce projet a une charge émotive forte. Glissant
constamment sur le seuil des différentes couches d'inti-
mité. Sur le fragile chemin de la confiance et de la
disponibilité. J'ai beaucoup appris à partir de ce projet
et j'apprends encore beaucoup avec vous, chers amis.
Je me suis déplacé, durant ces années, j'ai ouvert des
portes comme vous avez ouvert les vôtres, je me suis

parfois cogné le nez sur les parois de mes aveuglements.
Sans prétention, je continue à tendre vers..., et grâce
à la vigilance et aux fragilités partagées, on a fini par
grandir à travers les feuilles et les revêtements. J'ai pu
voir mon ignorance. Contempler vos beautés et nos
peurs simultanées. Arriver ainsi à voir attentivement
notre part de responsabilité dans ces rapports complexes
que l'on établit, et à veiller à ce qu'il n'y ait pas un
trop grand déséquilibre dans nos modes d'échange
au seuil de nos corps-maisons.

Je remercie avec amour toutes les personnes
qui ont participé et qui participent encore à ce projet :

Sylvette Babin, Hervé Bouchereau, Simone
Chevalot, Olivier Choinière, Sylvie Cotton, Gennaro
De Pasquale, Maryse Larivière, Corine Lemieux,
Alexandre-Nicolas Soubiran, Carl Trahan.

*Page précédente
Monument-mou
à l'honneur
des producteurs
de nourritures terrestres
1998*

*épreuves couleur et argentique
76 x 102 cm
1998-2003
avec l'autorisation de la galerie
Joyce Yahouda, Montréal*



Une réflexion de soi-même (Porus)
2003

La cantine (faire confiance au corps-avenir). Sortie n° 14
2003

Avec... tous ceux qui nous habitent (Darboral)
2002

Ici, maintenant. Avec l'impermanence de nos restes (Darboral)
2002
Idem

Elle m'a dit
tu es un miroir qui ne réfléchit
pas assez

J'ai pris un chiffon et une éponge abrasive dans ma cuisine
et je me suis nettoyé
j'ai essuyé mes yeux
j'ai essuyé ma langue
j'ai lavé mes mains
et mon cœur

Par la suite on a pu observer
nos ambitions argentées
se dissoudre dans le micro-ondes

On a décidé de convoquer
les fabricants des podiums relatifs
pour finalement
se prendre la main
laisser tomber nos plans
et courir ensemble face au vent

Ces poids qui nous altèrent

Ces documents qui nous assistent et nous modifient
durant notre convalescence joyeuse.
Mais qu'est-ce que l'on porte dans nos maisons mobiles

Tu te souviens quand nous avons décidé d'ouvrir notre système nerveux
 comme un sac à dos
 dévoilant les structures mêmes de nos outils d'affection
 c'était une monstration
 pour devenir plus sensibles
 pour être ce que l'on regarde
 appuyés par terre on sillonnait les ouvertures concrètes
 et les clôtures et les coutures invisibles érigées par l'autorité
 de nos inquiétudes
 nous avons troqué nos masses contre des boîtes d'alphabets
 viens on va se parler

Nous voulions être moins loin du réel
 en fait
 être avalés par celui-ci
 pour qu'il n'y ait plus de séparation entre nous et lui
 même une cloison faite de vent extrudé
 ne pouvait s'introduire

Qui mange qui?

Je me suis demandé pourquoi tant de chemises entre les idées
 Est-ce si important d'isoler et de contenir tous les sujets
 D'habiller la fluidité de la pensée avec du coton
 Cette inquiétude de devenir incontinent.
 Quelles sont les motivations de ces organisations,
 est-ce l'efficacité du contrôle, ou bien
 une vraie volonté de lisibilité pour l'autre?

DARBORAL

D'objet D'ART et d'ORALITÉ
 de ces paroles prononcées dans l'espace
 D'ARBORESCENCE et d'idées ARBORICOLES
 de ces nourritures mises en chair dans nos cœurs
 provenant de nos forêts internes
 de ces pensées que nous portons
 de ces sentiments qui circulent et qui nous recomposent
 nous transforment
 et que nous renvoyons
 à notre tour dans l'espace commun
 de la voie orale aux gestes générateurs
 de l'arbre latin — *arbor*
 de l'anglais — *arboreal*
 de bouche française — *oris*
 de la bouche italienne — *bucca*
 des orifices — trou du visage *os*
 du latin — *arborare* — arborer, élever, dresser comme un arbre
 ces fruits terrestres mûrs
 tombent au sol
 ou sur les membranes de nos métabolismes
 de la chute à la circulation
 de ce qui reste
 à ce qui nous recompose
 qu'avons-nous encore à partager
 pour tenter d'être ensemble
 ne serait-ce qu'un instant



Que signifie prendre une photo dans un champ de blé d'Inde
 Celle du gardien du *Monument-mou*.
 Humide préposé aux écoulements,
 qui veille à ce que la monumentalité ne se pétrifie pas définitivement.
 Peut-être, arriver à capter un fragment de présence, de lucidité,
 avec des bottes-contenants d'eau et une caméra à trois pattes,
 en attendant un éclaircissement pour déclencher l'ouverture.
 À l'horizon sous un ciel variable.



Siège social temporaire II (Polyco)
 1998



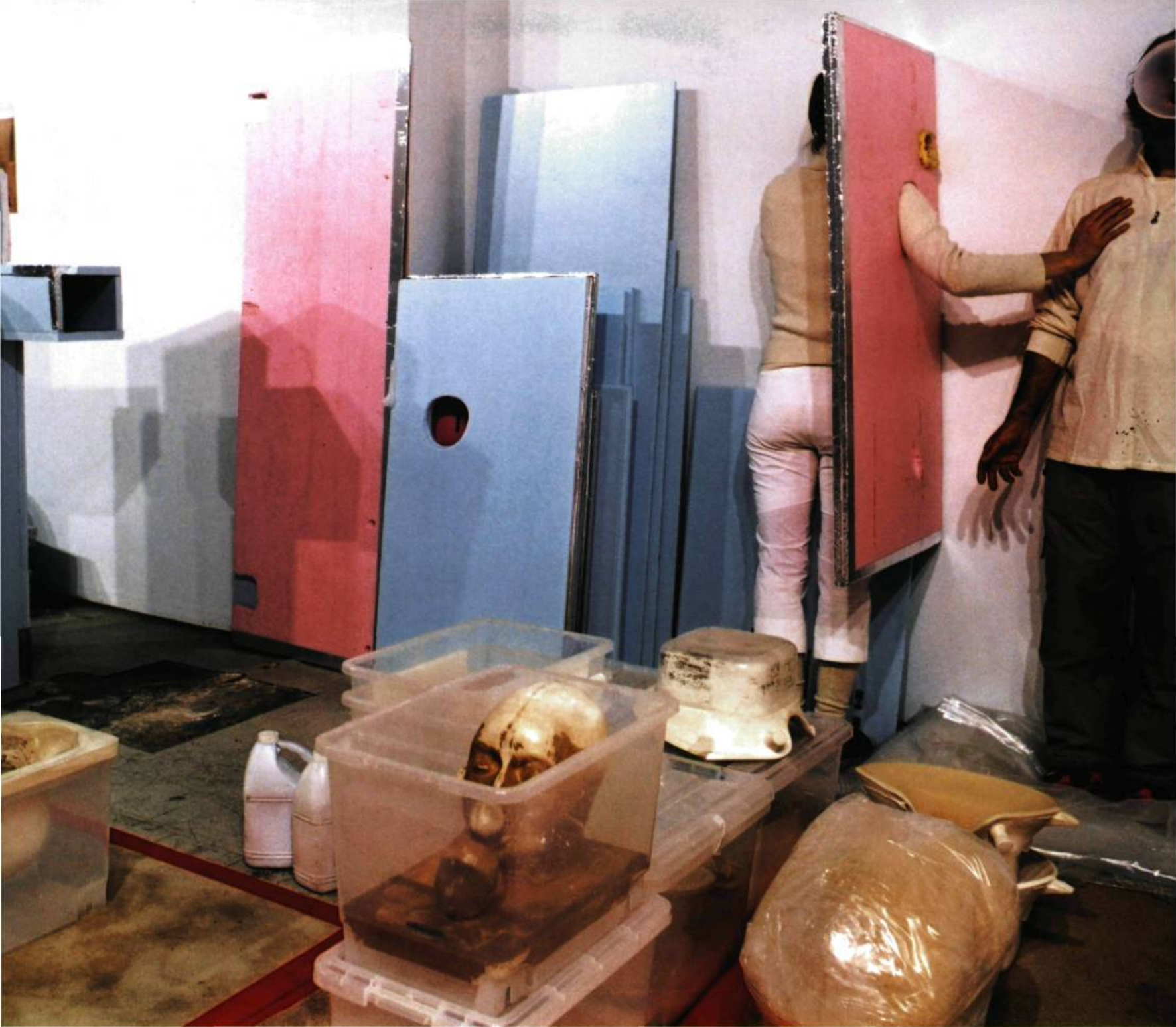
DARBORAL

Le projet DARBORAL est une plate-forme créative dont le propos gravite autour des questions d'incarnation et de partage des denrées alimentaires affectives, de toutes ces nourritures terrestres palpables et impalpables qui nous traversent quotidiennement. DARBORAL c'est une convergence joyeuse, une fête indéterminée déployée sur une série de tapis où sont déposés des objets problématiques et des carnets d'inscriptions, sur lesquels s'activent des rencontres autour de repas simples au seuil du privé et du public. Allant d'une fête de 25 personnes à des rencontres aléatoires, à des soupers intimistes de deux ou trois individus, ainsi qu'à des rendez-vous avec moi-même, une caméra et certains livres-vivres.

Des rencontres avec ces gens qui nous habitent. Je crois qu'intérieurement on est très rarement seul.

C'est un pique-nique polymorphe. C'est un lieu, un espace à dimensions variables où par le biais de l'oralité multiple sont partagés et remis en circulation des matières pâte-paroles et des signes singuliers dont les différentes surfaces sensibles enregistrent les traces.

Sur ce terrain propice, se déposent depuis avril 2000 des objets-sculptures; tantôt outils dysfonctionnels, tantôt ustensiles, objets organiques faits avec les restes des rencontres précédentes ou empreintes du corps des protagonistes et leurs nourritures en métamorphose. Ces objets dont la finalité est suspendue, ont tous été produits ou entamés durant les différentes



*Darbora ou quelques histoires
de cohabitation interne
2000*

rencontres. À chaque fois que cette plate-forme sensible est déployée, j'essaie d'être très attentif à tous les gens et aux phénomènes qui s'y manifestent. L'appareil photographique devient ici un témoin discret.

Ce projet fonctionne sur différents modes d'inscription, tous dépendant des lieux de déploiement, en continuité depuis quatre ans, allant d'un centre d'artistes à une vieille usine de conserve, d'une salle d'exposition de biennale à une salle de musée et se redéployant, entre chaque ponctuation publique, dans mon atelier ancienne épicerie de quartier.

Arriver à regarder autrement notre étanchéité, nos capacités à mettre en forme et les diverses manières dont on reçoit et partage ces matières : orales, gusta-

tives et émotives, entre les protéines d'autrui et les idées constitutives communes, dans un double sens, celui d'une absorption alternative. Celle des livres et des vivres. De la parole partageable. De ces nourritures terrestres, qui nous recomposent à chaque instant, et qui nous font prendre conscience, de façon magistrale, de nos relations interdépendantes envers les autres organismes vivants, présents et passés, finissant par remettre en question les limites inquiètes de notre identité individuelle, que l'on croyait bien délimitée et souveraine. Comprendre au-delà de l'analyse conceptuelle. Réaliser avec joie, que tout est relié.